

térieur. Comment s'occuper de son ménage quand le monde vous absorbe ? Déjà l'épouse n'est plus uniquement et entièrement au mari ; elle est à une société qui l'amuse et la charme. Le mari supporte, mais en comprenant l'inutilité comme le danger même des reproches, il se tait, en s'éloignant peu à peu de celle qui est entraînée, sans se l'être encore avoué ; mais alors qu'elle le sent, qu'elle s'inquiète et verse des larmes, il n'est déjà plus temps : elle regrette, mais une partie du mal est faite.

Disons-le, les femmes sont souvent aussi maladroites que coupables en ne rendant pas leur intérieur doux et agréable à leurs maris, et en ne leur offrant pas un visage toujours aimable.

Leurs efforts devraient tendre à faire goûter et sentir à ces derniers le charme du coin du feu, en leur faisant trouver plus de repos et de douceur auprès d'elles que nulle part ailleurs.

Au lieu de cela, le mari regrette souvent forcément d'être rentré chez sa femme, où sa présence devient presque ridicule au milieu de cette foule d'empressés qu'elle reçoit tous les matins.

Si trop souvent des hommes sont conduits et entraînés par des femmes indignes de les diriger, le monde est gouverné par des hommes ; et quel reproche n'est-on pas en droit d'adresser à ceux sur qui repose une si grande responsabilité ? Loin d'exercer une surveillance commandée par tous les intérêts de la société, sur les maisons d'éducation des deux sexes, ils laissent impunément chez les unes la frivolité l'emporter sur toute autre sentiment ; chez les autres, l'indifférence en matière de croyance, conduire la jeunesse à n'en avoir aucune, à se rire de tout ce qui est sacré, à errer incertaine entre toutes les doctrines philosophiques ou matérialistes sans songer à l'autre vie, et à ne considérer que celle-ci que comme un passage sans autre but que le plaisir. De là surgit, au sein de la société cette malheureuse jeunesse, plus infortunée encore que vraiment coupable qui cherche l'instruction comme un but d'ambition, plutôt que comme un devoir ; qui est sans conscience parce qu'elle est sans principes, et qui s'énerve, avant même l'âge des passions, dans tous les raffinements de la volupté.

Hommes du pouvoir, conduisez donc le monde avec ces généralisations auxquelles on a enlevé jusqu'au germe de tout sentiment de délicatesse et d'honneur.

L'ambition et le luxe qui entraînent avec eux le besoin d'argent, étant devenus aujourd'hui le sentiment prédominant, chacun prend et cherche sans scrupule les moyens de le satisfaire ; les pères de famille ne songent plus, comme jadis, à faire adopter à leurs fils, leur honorable carrière. On se cotise, on se gêne, on s'endette, afin d'envoyer ses enfans dans une capitale qui, semblable à un antre immense, engloutit tout, la vertu, l'honneur, toutes les saintes traditions de la famille. Là, le jeune homme, livré à lui-même, oublie ses devoirs ; entraîné par l'attrait du plaisir, il néglige ses études et, arrivé à l'âge où il doit forcément choisir une carrière, il n'est en réalité apte à aucune ; il a épuisé toutes ses ressources, il a ruiné sa famille ; et cependant il lui faut à tout prix de l'argent pour satisfaire ses goûts ; aussi devient-il peu scrupuleux sur les moyens d'en acquérir, et donne-t-il la main à ces révolutions qui lui offrent l'espoir de parvenir.

Voit-il, par un hasard heureux, une carrière s'ouvrir devant lui, il y apporte ses goûts de dépense, et nullement la pensée de ses devoirs. Souvent efféminé par les excès, sa santé altérée lui

ôte toute force pour le travail, et prépare plus tard à la société une race dégénérée. Obligé de quitter enfin Paris, il va retrouver une famille ruinée par les sacrifices qu'elle a faits, désappointée, découragée ; et il reporte à la province la corruption de la capitale.

A-t-il, au lieu de cela, une fortune personnelle, il la gaspille, la dissipe, et cherchant sans examen le moyen de la refaire, il achève sa ruine. Il perd avec les engagements qu'il souscrit sans pouvoir les tenir, et les dettes qu'il contracte, cette considération qui devrait être le but de toutes les actions de l'homme. Il vit en mauvaise compagnie, négligeant la bonne qui le fatigue et l'ennuie ; et affichant le déshonneur et l'inconduite, il se rit des scrupules de ses amis qu'il cherche à entraîner, espérant de trouver une excuse dans le nombre des pervers.

Pas une lecture sérieuse, pas une étude ; toute une existence de plaisirs et de désordre.

Perdu au milieu d'une société de femmes sans mœurs, il calomnie la vertu des femmes en général, les jugeant toujours par l'exception, et rapportant parmi la bonne compagnie un ton et des manières qu'il a puisés dans la mauvaise.

Plus de délicatesse ou de bon goût en quoi que ce soit. Rire, boire, fumer, se divertir avec les camarades, tel est à ses yeux le bonheur suprême.

Une famille honorable en gémit, et verse souvent en secret des larmes amères. Le respect filial paraît aujourd'hui un devoir de trop vieille date pour s'y soumettre ; heureux encore si l'on écoute en silence les avertissements d'un père, sans joindre l'impertinence au refus d'y souscrire.

Les larmes, les inquiétudes, les tendres avertissements d'une mère, tout est brisé ; et la famille tremble en pensant que le déshonneur peut suivre de près une vie tout entière livrée aux désordres.

Les devoirs, les croyances, tout est tourné en ridicule ; là l'indifférence la plus complète remplace les pensées qui devraient être pour l'homme les plus sacrées.

On s'est couché au jour, on se lève à la nuit, et il ne reste pas une heure pour des études sérieuses. Chaque citoyen se doit au pays ; mais toute idée de devoir répugne à cette jeunesse efféminée par le vice, l'inoccupation et le désordre. Aussi, ajourne-t-elle autant qu'elle le peut, toute pensée de mariage. Cependant elle n'a plus d'argent, et un mariage avantageux, suivant le monde peut, en réparant le passé, l'aider à suffire à de folles dépenses. On hésite encore, mais une famille s'inquiète, elle presse, et bientôt toutes les hésitations vont cesser ; mais on cherche de l'argent, que fait le reste ? Le bonheur est à ce prix. Ce bonheur sera-t-il durable, et peut-il être assuré ? qui oserait l'espérer ? On se marie sans se connaître ; et habitué à ne jamais se contraindre on se révolte contre les défauts du caractère plus ou moins bon qu'on a rencontré, sans chercher à réprimer les siens, sans en avoir même la volonté.

Pour quelques instants, on a fait une espèce de trêve avec le plaisir, on s'est éloigné de ses amis ; mais on craint leurs reproches, on redoute surtout le ridicule, arme dont ils se servent avec adresse. Peu à peu on s'en est rapproché, et trop fréquemment l'on redevient, de nouveau, le compagnon de leurs désordres.

DE LA ROCHEFOUCAULD,
(Duc de Doudeauville)